

cabinet : elle aperçut sur la table un pantalon à galons rouges et à sous-pieds. Et tout ce qu'elle voyait lui parut lointain, lointain... Elle n'avait plus rien de commun avec l'homme qui, là-bas, ronflait légèrement dans son lit.

Elle rentra dans le salon et s'approcha de la fenêtre. Les mains sur la nuque, elle regardait devant elle, ses yeux erraient sur les choses, elle ne voyait rien. Mais le croassement d'un corbeau attira son attention : l'oiseau sautillait, faisait des courbettes et croassait encore, devant le vitrail étincelant de l'église d'en face. Et de l'autre côté du vitrail, il y avait un oiseau noir qui saluait aussi. Le corbeau de la rue recommençait ses appels rauques ; le corbeau qu'il apercevait dans le miroir du vitrail copiait ses gestes, saluait, mais se taisait. L'oiseau dupé donna des coups de bec sur le verre...

Claudine ne sourit pas. Elle pensait que ce solitaire cherchait une compagne...

« C'est ainsi, peut-être, que je détruis mon foyer, que je l'abandonne pour aller vers l'ami fidèle, l'ami de toujours... Et s'il n'était aussi qu'une illusion ? »

Tout se réveillait dans l'appartement et Claudine entendit un appel :

— Maman !

XVII

Près de la Néva, devant une usine, des mitrailleurs ; Kousnetzov, élu membre du comité de l'entreprise, faisait la liaison avec eux.

Dès le matin, il avait annoncé à la « commission militaire » que le premier régiment des mitrailleurs tenait un meeting et que tous les discours étaient contre la guerre, contre le gouvernement provisoire, fauteur de nouveaux massacres ; le régiment était fort capable de participer à la manifestation ; les ouvriers de l'usine s'agitaient aussi ; une explosion était à prévoir.

Mais le chef de la commission, Podvoïsky, conseilla à Kousnetzov de se modérer, de ne pas se laisser entraîner par les soldats, car la manifestation spontanée des mitrailleurs ressemblait à une provocation.

— Hé ! les copains, s'écriait un soldat qui était entré brusquement, l'air effaré, dans la salle du comité, donnez-nous des autos. Combien en avez-vous ?

Un tic nerveux se voyait à ses pommettes. Ses yeux verts semblaient sortir de leurs orbites.

— Pour quoi faire, camarade ? demanda Kouznetzov.

— Nous avons décidé de manifester dans la rue. Pourquoi qu'on se laisserait lanterner davantage ? C'est le moment d'empaumer le pouvoir, et solidement.

Les membres du comité se taisaient, étonnés et considéraient le soldat d'un air interrogateur. On entendait nettement, derrière le mur, le ronflement des volants, des bandes de transmission et le cliquetis du fer.

— Non, camarade, ça ne se fait pas ainsi. Il faut que ce soit organisé. Nous venons à l'instant de causer avec le comité de rayon qui nous a dit qu'une manifestation serait

prématurée : nos forces ne sont pas encore assez nombreuses... Nous ne frapperons qu'à coup sûr, sans rien risquer, après avoir rassemblé nos effectifs... Alors, là, d'un seul coup...

— Des forces, on en a assez... répliqua le mitrailleur. Ne vous en faites pas. Combien avez-vous d'autos ? reprenait-il avec insistance. Nous les prenons et nous emportons nos mitrailleuses... là-dessus.

— Hé ! camarade, vous n'êtes pas discipliné... On doit se conformer à la discipline du parti, s'écriait Kouznetsov. Avez-vous une autorisation ? Sans autorisation, nous ne vous donnerons pas les machines...

— Une autorisation ? s'écria le soldat en riant. Si on vous écoute, on attendra si bien qu'on finira tous par être désarmés et expédiés au front. Et après ça, on vous bousillera, vous autres, ici... Vous ne voyez donc pas ce qui se passe ? Ah ! et puis si vous nous gênez, vous savez...

La casquette du soldat lui glissait sur l'oreille ; ses yeux verts s'exorbitaient, comme poussés par une force intérieure ; ses traits se convulsaient. Soudain, d'un ton autoritaire, il s'écria :

— Bouge plus ! Je t'arrête !

Puis, se penchant par la fenêtre, il cria à ses camarades qui remplissaient la cour :

— Prenez les autos, les gars !... Et en vitesse, aux autres usines... Amenez les chauffeurs et que ça barde !...

Les hommes s'élançaient déjà, à droite et à gauche, dans la grande cour.

Les nuits s'ouvrirent et le soleil chassa les ombres sur les parois de briques enfumées de l'usine. Au-dessus d'un mur, une haute cheminée noire se haussait comme le doigt du diable, et l'épaisse fumée qui en sortait se recourbait étrangement en forme d'ongle pointu.

Une marmaille réjouie faisait irruption dans la cour.

Ainsi, Kouznetsov était arrêté ; et en lui-même se jouait une divine musique ; le rêve si longtemps caressé, le rêve qui l'avait tourmenté, se réalisait ! La masse elle-même donnait la poussée vers la liberté, vers le pouvoir ! Il ne restait qu'à l'organiser et à la diriger. Kouznetsov ne songeait nullement à résister ; il regardait avec joie l'homme qui s'était tant pressé de l'arrêter. Mais celui-ci avait déjà oublié son « prisonnier » ; il s'élança vers la cour et se mêla aux

autres soldats et aux ouvriers qui étaient tous sortis du bâtiment pour aider la troupe.

Les autos grondèrent, grognèrent ; d'un bond, on s'y installait ; une exaltation joyeuse et une sorte de solennelle fierté éclairaient les visages. De quoi se réjouissaient-ils ? Que pensaient-ils obtenir si tôt ? La mort ne couvrirait-elle pas leurs épaules de ses noires ailes ? Ou bien allaient-ils conquérir l'idéal rêvé ? Et quand ? Tout de suite, ou demain, ou dans un an, ou plus tard ? Ou bien tomberaient-ils tout à l'heure pour une cause perdue ?

Cependant, dans un vacarme d'allégresse, avec des rires, les autos passaient la grand'porte, empoisonnant l'air de benzine et soulevant la poussière. La marmaille les regardait partir avec envie. Les trompes, les klaxons émettaient des grognements de porcs, des grincements prolongés, répandant au dehors la même grande agitation.

Déjà une foule se formait dans la rue et considérait avec surprise ceux qui s'insurgeaient avec une audace inouïe.

— Allons prendre les mitrailleuses ! Allons-y, vivement, les copains !

Les ouvriers s'amassaient dans la cour ; on discernait des appels dans le brouhaha :

— Réunion générale ! Rassemblement !

— A la réunion !

Le soleil s'était caché. Des nuées de plomb s'appesantissaient sur Piter.

— Il faut déclarer la grève !

— La grève ! la grève !

— A bas le gouvernement provisoire !

Kouznetsov téléphona à la « commission militaire ».

..

A une heure indue, à onze heures du soir, la sirène de l'usine Poutilov éructa de son gosier rauque le signal d'alarme.

L'air vibrait tout entier, le profond silence des environs se souleva sous les ténèbres.

Quand on arrivait aux abords de l'usine, on se bouchait les oreilles ; mais, ceux qui se trouvaient loin, écoutaient attentivement :

— Qu'est-ce qui arrive ?

— Peut-être bien...

Et chacun définissait à sa manière ce qui pouvait bien être.

Cependant la sirène hurlait toujours, s'exaspérait, son cri devenait un rugissement ; elle appelait les ouvriers de repos à rejoindre les quelque vingt mille hommes qui venaient de quitter leur tâche et de se répandre au dehors.

Chez l'habitant, on commençait à s'inquiéter, des cœurs se serraient d'angoisse. Les rideaux se fermaient. Les portes claquaient. A peine osait-on chuchoter :

— Encore une affaire ! Qu'est-ce que ça peut être ?...

— Et quand tout cela finira-t-il, Dieu de Dieu ?

Mais les ouvriers se levaient en hâte et couraient vers l'usine.

Quand ils se rencontraient à un carrefour, ils s'interpellaient :

— C'est-il l'insurrection ?

— Nature !

Avec les travailleurs arrivaient des soldats, des matelots, hardis, résolus. Eux aussi cherchaient à deviner de quoi il s'agissait et les commentaires allaient leur train, plutôt approbatifs :

— Dame, en fin de compte, ça ne pouvait pas tourner autrement ! Du moment que ça ne marche pas mieux pour nous autres... Comme si qu'il n'y avait pas de révolution : les soldats, disons, on les envoie à la guerre ; l'ouvrier, faut qu'il turbine comme un malheureux, à fabriquer des munitions... Et on peut se demander à quoi diable tout ça serait bon ?

— Et le moujik qui attend toujours pour avoir la terre...

— C'est bien ce qu'on dit, c'est justement ça !

Plus les gens se rapprochaient de l'usine, plus les groupes étaient nombreux, plus on courait ; et c'était un vacarme de voix, d'exclamations :

— C'est juste !

— Parfaitement ! mais oui !

— Non, faut dire, les bolchéviks, y a qu'eux pour manœuvrer de la bonne manière, pour nous autres... De quoi qu'elle nous sert, toute cette bourgeoisie du gouvernement ?

Dans la nuit se hérissaient vers le ciel d'énormes cigares, les cheminées de l'usine, maintenant oisives. Les contours des toits, des palissades se brisaient en lignes indistinctes au loin ;

mais là où brillaient les hautes lampes, le fer peint des corniches prenait un éclat de fête.

Au milieu de la grand'cour, une haute tribune de planches avait été érigée. Sur l'immense place il y avait bien déjà vingt-cinq mille hommes fort agités les blouses de travail se confondaient avec les vestes des soldats et les vareuses des matelots.

On parlait de la guerre, des soviets, du gouvernement provisoire, et cela formait une clabauderie formidable, un boucan qui montait très haut au-dessus de l'usine, comme un fracas de cascade. Parfois, dans le hourvari, perçaient de puissantes exclamations.

Un petit soldat à barbe roussâtre s'était juché sur un tonneau contre un mur et criait de toutes ses forces :

— A bas la guerre !

Non loin de lui, un matelot à solide encolure largement dégagée sous le col, parlait en faisant de grands gestes ; mais, presque aussitôt, il se mit à hurler :

— A bas le gouvernement provisoire, et qu'on nous foute la paix !

Un ouvrier de haute taille, très maigre, portant le tablier de cuir, se tenait sur les marches de fer d'un perron ; il monta plus haut et secoua sa casquette ;

— Camarades ! camarades, je demande la parole !

Un silence se fit autour de lui ; mais alors il hocha la tête, sourit et montrant son cou veineux, dit à voix basse :

— Ça me fait comme un nœud, là... Je ne peux pas...

Un de ses voisins le tira d'affaire, en criant avec entrain :

— Tout le pouvoir aux soviets !

— Hourra !... reprirent joyeusement tous ses camarades..

Sur tous les points de la cour, c'était la même chose. Il était clair que tous, unanimement, soutenaient les mêmes mots d'ordre ; et cependant, comme des abeilles qui ont perdu leur reine, on s'échauffait et on se dispersait par petits groupes. Tous s'en étonnaient, se demandaient de quoi il s'agissait et ce qu'il fallait faire.

Voronine se taisait, il avait baissé la tête et se mordait les lèvres. Il était là depuis le début du meeting. La discipline du parti lui enjoignait de calmer autant que possible les esprits ; mais sa langue refusait de lui obéir.

Il se sentait d'accord avec tous ces orateurs d'occasion,

avec ces sans-parti peu habiles à discourir qui invitaient leurs camarades à manifester ; d'accord avec les ouvriers, il applaudissait à tout rompre ; il espérait qu'à la fin des fins l'on comprendrait l'impossibilité d'apaiser l'effervescence chez Poutilov, mais qu'alors le comité central du parti ne pourrait plus abandonner les travailleurs à eux-mêmes, qu'il prendrait entre ses mains la direction de cette masse bouillonnante ; ce serait alors le moment pour lui, Voronine, de monter à la tribune : et il parlerait, oh ! il parlerait avec joie !

En attendant, ses clairs yeux bleus couvaient de regards affectueux cette foule animée, il écoutait avidement, frémissant de bonheur devant la montée révolutionnaire des masses.

Parfois, son beau front se plissait, et ses yeux cessaient de voir. « Que faire ? » songeait-il.

Il maintenait la liaison entre la « commission militaire » attachée au comité central, et les usines, les troupes ; il savait parfaitement que partout, depuis le matin de ce 3 juillet, les travailleurs et les soldats, fort excités, avaient adopté des résolutions qui toutes tendaient au renversement du gouvernement provisoire. Kouznetsov lui avait dit par téléphone que le premier régiment de mitrailleurs, le régiment dit de Moscou et celui des grenadiers étaient déjà dans la rue, sur pied de guerre ; et voilà qu'on le chargeait, lui Voronine, de jeter de l'eau sur tant de justes colères ! Non, il en était incapable !

Tout ce qui se disait ici, n'était-ce pas la vérité, cette même vérité qu'il s'était appliqué à implanter dans les têtes, de jour en jour, courant les usines ? Et il aurait empêché de la proclamer ! Il téléphona à la commission, déclarant que l'agitation chez Poutilov était irrésistible, qu'il fallait s'attendre à une démonstration de force et qu'il était par conséquent indispensable de l'organiser.

Des camarades représentants du comité bolchévik de Pétrograd arrivèrent au meeting.

Ils apprirent à Voronine que les régiments de mitrailleurs et de grenadiers, après avoir défilé dans les rues, sous les drapeaux rouges, avec des pancartes sur lesquelles se lisaient les mots d'ordre du 18 juin, s'étaient avancés vers le palais Kchévinskaïa, où siégeait le comité central du parti social-démocrate bolchévik, et qu'ils exigeaient des chefs pour les conduire à l'assaut, pour renverser le gouvernement pro-

visoire. Des foules ouvrières les avaient suivis, tout le quartier était encombré, la circulation n'y était plus possible.

Le cœur de Voronine battit si fort qu'il avait peine à respirer.

— Camarades, chuchota-t-il aux délégués, conduisons tout ce monde vers le comité et, de là, avec les soldats, nous irons au palais de Tauride.

— Voronine, Voronine, ne t'excite pas, il ne faut pas... Une provocation est possible... On veut peut-être en finir d'un coup avec nous... Ne sais-tu pas que les officiers marchent avec les soldats ? Pourquoi cela ?

Un délégué des socialistes-révolutionnaires grimpa à la tribune. Avec véhémence, il criait et démontrait la folie de cette manifestation ; il parlait de la nécessité de travailler sans arrêt pour la défense nationale, car l'ennemi était aux portes.

Voronine écoutait en silence.

— A bas, à bas ! crièrent les ouvriers.

Le socialiste-révolutionnaire essaya de parler encore, mais la clameur l'en empêcha :

— Sortez-le ! sortez-le !

Il dut s'en aller.

Un camarade de Voronine, membre du comité, se dirigea vers la tribune.

Tandis qu'il y montait, Voronine observait un de ses voisins, un ouvrier que l'orateur socialiste-révolutionnaire avait indigné et qui ne parvenait pas à se calmer :

— Vois-tu ça, ce fils de chien ! Non, mais vois-tu, continuer la guerre ! A-t-on jamais entendu des foutaises pareilles ! Il y a longtemps qu'on aurait dû l'envoyer aux tranchées !

Dès que le camarade de Voronine eut demandé la parole en s'annonçant comme le représentant des bolchéviks, tous se turent, tous le regardaient avec satisfaction : « Enfin, on va savoir ce qu'il faut faire »...

— Camarades !...

Il s'y prit de loin, pour ne pas déconcerter les esprits tendus vers lui. On l'écouta sans l'interrompre tant qu'il parla de la force que possède un prolétariat organisé, et de ce qu'il est capable de réaliser ; mais dès qu'il risqua de fines allusions au danger que présenteraient des actes de violence spon-

tance, des remarques fusèrent de toutes parts, des mots de colère et d'ironie :

— Lui aussi, alors, il veut nous calmer !...

— Va-t-il pas nous dire aussi « la guerre jusqu'au bout » ?

Le camarade de Voronine répliqua qu'il s'opposait à ce mot d'ordre, il le démontra, mais ses auditeurs n'en étaient pas moins fâchés :

— Ils ont tous l'air de s'entendre, les saligauds, pour qu'on ne sache plus où aller, ni à droite, ni à gauche !

— Même les bolchéviks, maintenant, qui viennent nous conter des bobards...

— Entends-tu ça, il veut nous calmer ! C'est-il que les bourgeois lui ont graissé la patte !

De telles paroles tourmentaient Voronine, cela lui faisait peine pour son compagnon.

— Peuh ! qu'il aille se faire f... dit un ouvrier en crachant de dégoût.

— Et encore, c'est un des nôtres !... Voilà le moment venu et il est là à lantiponner...

Enfin l'orateur déclara nettement qu'il serait trop risqué de sortir, qu'il ne fallait pas manifester ; alors, toute la foule hurla :

— A bas, à bas !

— A bas les bolchéviks s'ils ne comprennent pas !

Des ouvriers, des soldats arrivaient du dehors apportant des nouvelles :

— Des autos blindées circulent...

— Le courant électrique est coupé...

Soudain, comme poussé par un ressort, Voronine s'élança vers la tribune, au grand étonnement de ses camarades de parti, et il cria :

— Ceux qui sont pour la démonstration immédiate, levez la main !

Au-dessus des têtes, ce fut comme la floraison d'un champ de sarrasin : une blanche floraison d'innombrables mains qui ondulaient.

— Camarades, poursuivit Voronine, nous irons directement au Palais de Tauride et nous exigerons du comité exécutif central des soviets qu'il prenne le pouvoir en mains, en déclarant le gouvernement provisoire déposé.

— Hourra !...

— Hourra !...

L'enthousiasme se répandit dans la multitude, une joyeuse ardeur la soulevait tout entière.

Des soldats et des ouvriers affluaient encore vers la cour.

Quand la décision prise chez Poutilov fut connue, les représentants des fabriques, des usines et des troupes qui hésitaient encore rentrèrent rapidement dans leurs quartiers pour alerter leurs hommes.

Voronine se sentait soulagé ; ses camarades de parti ne disaient rien de son intervention, mais supposaient qu'à présent toutes les entreprises allaient se rallier aux ouvriers de Poutilov. Ils allèrent téléphoner au comité.

Autour de Voronine s'était formé un cercle étroit d'hommes qui criaient leurs pensées, qui s'exaltaient jusqu'à la frénésie.

Déjà, les propositions pleuvaient : dans quel ordre marcher, par quelles rues, où envoyer des émissaires, à qui téléphoner, à qui demander de l'aide...

Les uns s'en allaient chercher des armes, d'autres arrivaient encore.

Un soldat à courte barbe, portant la casquette sur l'oreille, entra dans la cour, monta aussitôt à la tribune et cria :

— Camarades, je peux vous annoncer que nous aurons du monde tant qu'il en faut ! Après notre régiment de mitrailleurs, tous les autres se sont mis en branle... En ce moment, presque toutes les troupes ont pris les armes et sortent... Nous vous prions de venir aussi...

— Hourra !...

— Hourra !...

Le soldat se tournait pour descendre de la tribune. Un ouvrier bondit vers lui et l'embrassa trois fois.

— Hourra !... criait-on frénétiquement, et on applaudissait :

Quelqu'un entonna le chant :

Marchons au pas, camarades....

Des milliers de gosiers s'ouvrirent et le chant de révolution se propagea, retentissant et triomphal.

La nouvelle des préparatifs de démonstration armée qui avaient lieu pendant la nuit se répandit bientôt dans la ville.

Dans les ténèbres, Piter attendit l'effusion de sang.

Il semblait que jamais une nuit chaude de juillet n'eût été si étouffante et si calme. Et cependant tous les habitants, surtout ceux du centre, se retiraient en hâte dans leurs demeures : la capitale semblait morte ; de loin en loin, seulement, grondait une auto blindée. Et personne ne savait d'où venaient, où allaient, pourquoi filaient ainsi ces autos de guerre, hérissées de baïonnettes, pareilles à des sangliers furieux.

L'électricité s'éteignit dans les rues, le calme fut encore plus profond.

Dans les magasins et les logements, tout semblait également éteint : à toutes les fenêtres, les rideaux étaient baissés, les volets fermés.

La perspective Nevsky, absolument déserte, était plongée dans l'ombre.

Le silence pesait, l'air était lourd. Dans les appartements, on ne parlait pas, on chuchotait :

— C'est une Saint-Barthélemy qu'ils veulent nous faire...

— Pis que ça...

— On dit qu'ils entreront dans toutes les maisons... Ils fusilleront... Ils égorgeront tout le monde, à partir de onze ans...

— Qu'est-ce que vous dites là !

— Il suffit qu'ils commencent : vous verrez, ils n'épargneront pas les enfants...

— Oui, c'est un joli temps que nous vivons ! On s'en souviendra si l'on peut y survivre !

— Je plains les membres du gouvernement ! Leur sort...

— Ils y passeront les premiers...

— Et ça sera bien fait ! Ils ont réveillé les instincts de la populace, ils ont excité ces bêtes féroces ! Allez donc maintenant leur faire entendre raison !

— Il paraît qu'on ne doit massacrer que la bourgeoisie.

— La bourgeoisie ? Mais pour eux, tout le monde en est, de la bourgeoisie... Il suffit que vous portiez un col empesé,

— allez ! un coup de baïonnette... Et voilà pour la bourgeoisie.

— Oui, on va verser bien du sang innocent...

— Et que fait maintenant le gouvernement ?

— Que voulez-vous qu'il fasse, si les soldats eux-mêmes sont contre lui ? Il fait comme nous, il attend que le sort ait décidé de lui !

— Eh bien, et ce soviet des chiens de députés ?

— Est-ce qu'on peut savoir ? L'anarchie, l'anarchie complète...

..

Devant le palais Kchésinskaïa, où siégeait le comité central du parti social-démocrate bolchévik, ce jour-là, le 3 juillet, le meeting dura sans interruption du matin au soir : au balcon de pierre blonde, à côté de la grille, les orateurs se succédaient : l'auditoire ouvrier, qui écoutait avec persévérance les appels, les harangues enthousiastes, ne diminuait pas en nombre. Les uns s'en allaient, d'autres arrivaient, et par groupes, de sorte que toute la place, devant le balcon, était parcourue sans cesse par un torrent d'hommes.

Les bolchéviks exhortaient les travailleurs à veiller, à suivre de près la situation ; des cris passionnés leur répondaient, des hurras, un formidable vacarme d'applaudissements ; et l'émotion du public n'était pas plus grande que celle des orateurs.

Le crépuscule tomba et les ouvriers arrivèrent avec des pancartes : on y lisait : « Tout le pouvoir aux soviets ! » — « Confisquons les imprimeries des journaux bourgeois ! » Les régiments arrivèrent aussi, le 1^{er} mitrailleurs, les grenadiers, le régiment de Moscou qui avaient défilé dans la journée par les rues ; ils marchaient, au pas, mais en désordre. La place devant le balcon fut entièrement occupée, toute circulation cessa : les ponts de la Néva étaient engorgés, les ponts tournants étaient coupés.

Le délégué des soldats, l'homme aux gros yeux verts qui avait « arrêté » Kouznetsov, monta à la tribune, considéra fixement la foule, serra les dents, et les muscles de ses joues roulèrent sur ses pommettes. Il ôta brusquement sa casquette, la secoua et cria :

— Nous, soldats, nous sommes vos frères, camarades ! C'est-il vrai ?

— C'est juste, répondirent une dizaine d'hommes ; mais les autres attendaient ce qui allait suivre.

— Alors, marchons ensemble, tous en masse ! C'est-il comme ça ?

— Il a raison !

— Je propose que nous allions tous, et les bolchéviks avec nous, chasser le gouvernement !

— Hourra ! répondirent plusieurs voix.

Le soldat fut remplacé par un représentant des bolchéviks qui salua les régiments. Mais il expliqua que, peut-être, il n'était plus besoin de continuer la manifestation : en effet, disait-il, la section ouvrière du soviet délibérait en ce moment sur l'opportunité de la prise du pouvoir par les députés ; les soldats et les ouvriers avaient déjà suffisamment montré quelles étaient leurs volontés ; il n'était nullement nécessaire de poursuivre, surtout en armes, cette démonstration.

Ensuite, pour distraire la multitude de son dessein, l'orateur parla de la situation internationale que devait occuper la Russie.

On l'écouta attentivement, dans le plus grand calme, jusqu'à une heure avancée.

Mais soudain, la foule fut parcourue d'un grand frisson :
— Camarades, la nouvelle de dernière heure ! La motion sur la prise du pouvoir par les soviets a été repoussée ! Les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires ont quitté la salle des séances. Une commission spéciale de quinze membres a été formée, qui doit agir au nom de la section ouvrière, en contact avec le comité exécutif central panrusse et le soviet de Pétrograd...

Ce fut un hourvari, un grondement :

— A bas les conciliateurs !

— A bas les traîtres !

— Sortons les traîtres ! Nous mettrons à leur place de vrais ouvriers !

— Camarades, silence ! Une déclaration à vous faire d'urgence ! Nous bolchéviks, nous ne vous cacherons pas que nos délégués viennent de quitter la séance extraordinaire du comité exécutif du soviet des ouvriers, des soldats et des paysans... Les larbins de la bourgeoisie ne veulent pas du pouvoir et ils demandent aux ouvriers et aux soldats de garder le calme...

— A bas les traîtres ! A bas, à bas, à bas !...

Le vacarme qui se fit fut celui d'une digue qui vient de se rompre.

Le soldat aux yeux verts remonta à la tribune :

— Camarades ! je propose de demander aux bolchéviks qu'ils nous emmènent arrêter le gouvernement provisoire et toute la crapule !

— Hourra ! C'est ça ! c'est ce qu'on demande !

Les étoiles, dans le ciel assombri, tremblotaient et luisaient comme des araignées d'or aux pattes fines... Au-delà de la Néva, la ligne brisée des toits rappelait les cimes noires d'une pinède. Parfois, on entendait des coups de fusil, ou le grondement d'un camion. Mais le bruit habituel de la capitale avait cessé ; comme si Piter avait décidé de se reposer, de faire un somme dans le grand silence ; et pourtant, on sentait que personne ne devait dormir, que personne ne dormirait en cette nuit de juillet, terriblement lourde, étouffante.

..

Des fenêtres de la Direction de l'Artillerie, on avait fort bien pu voir, dans la journée, la manifestation des soldats. Les officiers regardaient, indignés :

— Eh bien, je crois, maintenant, que nous courons à l'abîme, déclara Périélov, prononçant à peine les mots, anéanti, et tombant sur une chaise. C'est de la démence, si tant est que ces gens-là aient jamais eu leur raison... Non, non, ce sont les Boches qui nous ont organisé ça ! Je ne vois que les Boches pour manigancer de pareilles saloperies à l'arrière ! Ah ! vous avez repris l'offensive ? Eh bien, voilà notre réplique !

— J'irai moi-même, je m'offre comme volontaire à réprimer les agissements de cette canaille, s'écria résolument Kolié-nov. Je me rends aujourd'hui même à l'état-major, je me mettrai à son service.

— Oui, si nous restons ici les bras croisés, dit Périélov, d'un ton approbateur, il pourra se passer des choses bien pires qu'en février.

— Quelle insolence, en vérité, s'exclamait le vieux Tchik-jikov : manifester comme ça, de soi-même, sans officiers ! L'anarchie...

Certains commis bougonnaient aussi.

Seul, le colonel Riks se taisait et fouillait ses dossiers,

comme si les manifestations ne le concernaient en aucune manière. Son calme gagnait Ghinsky et Fédortchouk, ils finissaient par se dire que le danger n'était pas aussi grand que se l'imaginaient Périélov et Koliénov.

— M. le colonel, dit ce dernier, rectifiant la position devant le chef, permettez-moi de m'absenter pour une heure, pas plus : je voudrais aller immédiatement à l'état-major et m'offrir...

— Allez donc, allez donc, je vous en prie... répondit Riks sans sourciller.

..

Après le service, Périélov et Koliénov gagnèrent ensemble le quai des Français. Le capitaine racontait avec quelle joie il avait été reçu à l'état-major par Polovtsev.

L'empressement de Koliénov à remplir « son devoir envers la patrie » avait transporté d'admiration ce Polovtsev qui, à deux reprises, avait vigoureusement secoué la solide main du capitaine et l'avait aussitôt désigné comme élément d'un groupe spécial d'officiers de diverses armes que l'on formait, dernier espoir du gouvernement, destiné à écraser l'insurrection.

Koliénov s'était engagé à revenir le soir même pour faire connaissance avec son détachement, avec les chefs sous lesquels il aurait à « travailler », avec ses subordonnés, et enfin pour se mettre « au courant ».

Périélov trouva fort louable la conduite de Koliénov ; décidé à l'imiter, il annonça que le lendemain, lui aussi, irait s'offrir à l'état-major.

— Oui, dit-il, les temps sont durs pour notre pays. La folie s'est emparée de la Russie : nul ne peut savoir où nous allons...

Ils étaient arrivés, sans s'en apercevoir, au pont Troïtsky. Sur le quai Pierre-le-Grand, en face du palais Kchésinskaïa, ils aperçurent l'immense foule. Pour gagner son quartier, Koliénov devait traverser le pont et passer à côté de cette multitude. Il dit à Périélov :

— Allons ensemble, Pavel Vassiliévitch, allons écouter les « arateurs »¹.

1. *Arateurs*, pour orateurs. Koliénov imite ironiquement la prononciation populaire. (N. d. T.)

— Je ne peux ni voir ni entendre cette charogne, répondit le colonel en se détournant ; il tendit la main au capitaine, le salua, puis, levant un doigt vers la statue de Souvarov, qui se trouve près du pont : Nous n'avons plus d'hommes dévoués jusqu'à l'abnégation et intrépides ; et cependant notre époque réclamerait un héros... Naîtra-t-il ?

Périélov salua encore une fois et gagna le quai du Palais.

À droite, devant la forteresse Pierre-et-Paul, la Néva était d'un bleu de turquoise sombre, elle avait une odeur d'oignon vert et elle roulait ses flots avec une extraordinaire impétuosité. Un carillon d'horloge joua mélancoliquement. La chaleur était étouffante, mais le fleuve n'avait point de séduction, n'appelait point le baigneur.

Koliénov, cependant, passait le pont, se dirigeant vers la place ouverte devant le palais de Kchésinskaïa qu'il devait traverser.

Sa veste d'officier, de couleur kaki, aux épaulettes d'or, devait l'empêcher de se mêler à la masse noire et maculée des blouses ouvrières qui entouraient le palais : de toutes parts, des regards étonnés et hostiles le suivaient, et il se sentait plus que jamais étranger à cette « populace » ; il fut interpellé avec insolence, on lui adressa des injures intolérables ; il serra les dents, s'achemina rapidement vers sa maison en chuchotant :

— Attendez un peu, fils de chiens que vous êtes... Nous vous ferons voir !

Et regardant la flèche d'or de la forteresse, il songea avec rage : « Ces canailles ! On n'en a pas encore fait pourrir assez là-dedans !... »

..

Après avoir dîné, Koliénov se rendit immédiatement au lieu de rassemblement ; et, à la nuit tombante, il roulait déjà en auto blindée par la rue Sadovaïa ; c'était tout un train de ces autos qui descendaient et remontaient la rue ; elles étaient chargées de soldats et d'officiers, et sous les baïonnettes hérissées, elles grognaient comme des sangliers en fureur. Le détachement de Koliénov avait ordre d'empêcher tout cortège et tout rassemblement dans cette rue, principale artère par

laquelle le torrent des masses ouvrières déferlait habituellement sur la perspective Nevsky.

Périélov, habillé en civil, sortit tard dans la soirée pour voir ce qui se passait en ville.

Quand l'agitation dans les fabriques, les usines et parmi les troupes fut telle qu'on dut considérer comme inévitable un soulèvement, quand le mot d'ordre « sortons dans la rue » se transmit d'atelier en atelier, le gouvernement provisoire et même le comité exécutif central des soviets, le comité exécutif des députés-paysans se sentirent soudain détachés des masses laborieuses de Piter, détachés des soldats, et ils perdirent la tête. Ils tenaient séance en permanence, délibérant d'heure en heure sur la situation.

La veille, une ordonnance du gouvernement avait interdit toute manifestation ; malgré cela, les démonstrations avaient déjà lieu.

On transportait en automobile des piles de proclamations et d'appels aux ouvriers et aux soldats, au nom du gouvernement provisoire, au nom du comité d'organisation des menchéviks et du comité central socialiste-révolutionnaire, exhortant la population à ne pas céder aux excitations des bolchéviks et à maintenir le calme ; mais les ouvriers arrêtaient les automobiles, ramassaient les paquets de proclamations et en faisaient des feux de joie.

Tard dans la nuit, quand on sut que, de tous côtés, des masses se dirigeaient vers le palais de Tauride, les autos blindées qui circulaient dans la Sadovaïa reçurent l'ordre de se retirer pour éviter une effusion de sang.

Koliénov ne pouvait croire qu'un pareil ordre eût été donné. A rouler sur son auto, au milieu des mitrailleuses et des soldats armés, il était arrivé au paroxysme de la rage, il espérait des victimes ; et puis il savait qu'avec un pareil armement on pouvait sans aucun doute empêcher vraiment les démonstrations : il n'y avait qu'à prendre la rue en enfilade sous les fusils, « sans ménager les cartouches » et aucun rassemblement n'y pourrait résister... Les cartouches ne manquaient pas.

Quand les autos s'éloignèrent de la Sadovaïa, rentrant dans leurs garages, Koliénov, aidé par deux soldats, s'empara

d'une mitrailleuse et se mit en embuscade dans la cour des galeries Apraxine.

Il aida les soldats à établir l'engin sur une saillie formant balcon, d'où, par dessus l'enceinte on pouvait viser jusqu'aux deux extrémités de la rue, surtout du côté de la Nevsky ; et il dit, de l'accent passionné d'un chasseur à l'affût :

— Ici, nous pourrons les avoir, les fils de chiens ! Des traîtres... Des espions boches...

Il était déjà près de minuit quand le colonel Périélov, en civil, après avoir fait un tour sur la Nevsky et la Liteïny, suivit la Sadovaïa pour rentrer au logis. La rue était déserte, tout était d'un calme insolite dans ces quartiers, tout était sombre. Les autos blindées avaient disparu. Dans ce silence pesant, l'air de la nuit semblait plus étouffant que celui du jour : non seulement il était brûlant, mais moite et comme visqueux, comme imbu de pétrole. On en était oppressé.

Le colonel marchait du pas lent d'un vieillard : sur l'asphalte, ses chaussures à bouts carrés glissaient mollement, avec un bruit de feuillée légère. Il ôta son chapeau melon, et s'essuya le front. Comme il n'y avait personne qui pût le voir, il se servit du chapeau comme d'un éventail et le garda à la main. En tournant vers la Gorokhovaïa, il aperçut sur le trottoir d'en face des ouvriers qui marchaient rapidement et causaient avec animation. A leur entrain on pouvait deviner que la vie les attendait quelque part, toute bouillonnante, à cette heure tardive.

« C'est étrange, songea-t-il : tout est calme, mais quelle inquiétude dans ce calme. Il est trop tard pour que ces gens-là aillent manifester, si fous soient-ils ; et il y a pourtant de l'inquiétude dans l'air... »

Il s'arrêta. A quelque distance, un coup de fusil partit, suivi d'un deuxième et d'un troisième... Périélov prêta l'oreille. Aucun écho, ni gémissement, ni cri ne répondirent à la fusillade dans le voisinage. Mais au loin, très loin, du côté de l'usine Poutilov et, dans la direction opposée, aux alentours du Palais de Tauride, des foules humaines bourdonnaient comme des abeilles lors de l'essaimage ou comme des nuées de mouches dans un grenier à blé.

Le colonel glissa son petit doigt dans son oreille et l'y remua : « Est-ce une hallucination ? Quel est ce bruit ? » Il écouta encore. La lointaine rumeur devenait plus distincte. Le peuple des faubourgs roulait sans aucun doute vers le centre.

« Mon Dieu, où vont-ils comme cela, à cette heure-ci ? Que vont-ils chercher ? »

La nuit tombait comme une épouvante sur Périélov ; il sentit l'impuissance désespérée d'un être solitaire.

Il finit par discerner que la grande rumeur venait bien du Palais de Tauride. D'autre part, du côté de l'usine Poutilov, on chantait, et le chant semblait approcher, bien qu'il se perdît parfois, comme étouffé par d'immenses draperies noires tendues de la terre au ciel ; soudain, un invisible géant écartait le rideau, et le chant retentissait, plus proche, plus distinct ; il vacillait comme une flamme de torche au grand vent ; il rappelait les chœurs aux fêtes villageoises et un peu aussi les chansons de ces gamins qui gardent les troupeaux pendant la nuit.

Ensuite, ce qu'il entendit encore, du côté de la Sadovaïa, ce fut quelque chose d'inimaginable, d'invraisemblable. Il en eut la respiration coupée. Il se prit la tête entre les mains. Son front brûlait. Ne devenait-il pas fou ?

Sur la rue qu'il venait de quitter, ce fut comme si, venant de la mer, un flot torrentueux déferlait, roulant du gravier qui crépitait sur la chaussée.

« Ch-ch-ch-ch... Hou-hou-hou... Ch-ch-ch-ch... Hou-hou-hou... »

Et comme Périélov ne distinguait, dans le bruissement étrange du torrent aucune voix humaine, il eut peur. Mais il ne pouvait s'en aller, ni fuir ce bruit. Il s'était arrêté. Il pensait :

« Suis-je halluciné ? Non, c'est très net ! Cela rappelle le son de milliers de bottes ferrées, quand les soldats muets défilent à la revue... »

Il ne put résister à sa curiosité, il revint vers la Sadovaïa. Eu approchant, il comprit que des légions d'hommes suivaient cette rue en silence.

« Où vont-ils ? Pourquoi ? Pourquoi se taisent-ils ? »

Et en effet, dans la direction de la Nevsky, montait une véritable marée de soldats en armes. La tête du torrent arrivait à la Gorokhovaïa, au coin de laquelle se tenait Périélov

qui pouvait déjà distinguer le numéro du régiment. Mais la queue de la colonne, interminable à en juger par le sourd roulement des bottes au loin, se perdait dans l'obscurité.

« Des soldats ? Où vont-ils ? Au secours du gouvernement ? Les a-t-on appelés ? Probablement, puisque des officiers marchent en tête. »

D'ailleurs, la troupe cheminait en bon ordre, comme si elle obéissait à ses chefs.

Périélov revint à lui, reprit courage.

« Mais pourquoi ces drapeaux ? Et qu'y a-t-il d'écrit dessus ? »

Il s'avança jusqu'au coin, à la rencontre des premiers rangs ; sous la terne lumière d'un bec de gaz, il déchiffra les lettres blanches dont étaient marqués les drapeaux rouges ; il lut et ne pouvait comprendre : il voyait marcher, devant les soldats, des officiers, il crut même reconnaître le colonel Nésloukhovsky, et tout à coup, sur une pancarte, cette inscription : Tout le pouvoir aux soviets ! »

Il y avait vraiment de quoi perdre la raison : des officiers et ce mot d'ordre : « Tout le pouvoir aux soviets ! » Il se sentit glacé, à une idée qui lui vint : sans doute les chefs étaient-ils forcés de marcher !... « C'est la fin, la fin de la Russie... La patrie se meurt, voilà sa mort... » Périélov eut envie de hurler de douleur. Mais le cri brusque d'un officier qui passait devant lui, le revolver au poing, lui rendit la conscience des choses :

— Hé ! là-haut, fermez votre vasistas, ou je tire !

L'officier menaçait une croisée, au-dessus de la tête de Périélov.

Le vasistas se referma bruyamment.

Du côté opposé de la rue, plusieurs carreaux restaient ouverts et les stores épais qui aveuglaient les fenêtres remuaient souvent. Parfois, un fil de lumière dorée s'allongeait le long d'un rideau, par son milieu ou par le côté, et s'élargissait une seconde : sur l'éclairage intérieur se dessinait un torse d'homme en chemise, ou bien glissaient une épaule ronde, une tête aux cheveux bouclés, puis l'embrasure redevenait sombre, mais, çà et là, des têtes étaient visibles dans le noir, entre les lamelles des jalousies.

La tête de la colonne devait avoir atteint la Nevsky, mais ici, d'autres soldats venaient encore, avec leurs pancartes, avec leurs drapeaux, à perte de vue...

« Mort à Kérénsky, qui a fait massacrer 40.000 hommes ! »

Plus loin :

« Qu'on arrête l'offensive ! »

— O mon Dieu !... soupira Périélov.

« Que la terre soit domaine public ! »

Une minute après, le colonel pouvait lire :

« A bas les dix ministres capitalistes ! »

Et encore :

« Nous voulons le contrôle ouvrier sur la production ! »

Quelques secondes après :

« Confisquons les imprimeries des journaux bourgeois ! »

Périélov cessa de lire : les pancartes formaient une véritable forêt qui roulait sur cette interminable lave humaine, et toute inscription le frappait au cœur plus durement que l'autre. Bouleversé, il était incapable de réfléchir. Il n'y avait plus pour lui qu'une question : que vont-ils faire ?

Les hommes marchaient et marchaient. La rue semblait être la gueule dévorante de cette nuit qui enveloppait Piter, et de là se déversait intarissablement toute la soldatesque de la capitale.

Adossé à une porte, Périélov attendit et regarda toute une heure, et des troupes venaient encore. Les premières colonnes devaient se trouver depuis longtemps devant le Palais de Tauride, et rien ne faisait prévoir que le défilé dût cesser.

Mais soudain, de la manière la plus inattendue, du côté des galeries Apraxine, on entendit le tir d'une mitrailleuse.

« Tra-ta-tac ! tra-ta-tac !... »

Les soldats se jetèrent aussitôt dans les ruelles voisines, sous les portes cochères, certains se couchèrent sur le trottoir. Périélov s'allongea lui aussi. Ensuite, derrière les hommes, il rampa par la Gorokhovaïa vers le canal Catherine. Et toute une compagnie rampait derrière lui.

« Ah ! si le pouvoir était en de fortes mains, comme il serait facile d'en finir avec cette charogne, songeait Périélov, tout en rampant. Il a suffi d'une mitrailleuse, et quelle panique !... »

Mais au bout de dix minutes le tir cessa.

Les soldats se relevèrent, Périélov fit comme eux ; et tous reprirent le chemin de la Sadovaïa.

— Après tout, disait un homme, ce sont peut-être les nôtres qui ont tiré ?

— Les nôtres ? Comment veux-tu ? Puisque nous n'avons pas pris de mitrailleuses !...

Quelque part dans la rue tintèrent les glaces brisées d'un magasin. On entendit des invectives.

— Il faut mettre des gardes, des gardes ! cria-t-on.

— Faites circuler les civils. Chassez-les d'ici. Ce sont des maraudeurs !

— Camarade, dit un soldat, s'avançant vers Périélov, allez-vous-en d'ici, allez vous faire f... Sans ça, vivement...

— et il abaissa sa baïonnette, — vous comprenez ?...

« Mon Dieu, mon Dieu, mais qu'est-ce qu'ils veulent donc ? » se lamentait Périélov, en se retirant par la Sadovaïa, où il rencontra de nouvelles colonnes.

Après les soldats, vers une heure du matin, il vit apparaître les masses ouvrières : hommes, femmes et enfants ! La multitude portait aussi des drapeaux et des pancartes chargées d'inscriptions menaçantes pour la bourgeoisie ; et elle chantait. Elle roulait impétueusement vers la perspective Nevsky, vers le Palais de Tauride. Nombreux étaient ceux qui avaient le fusil sur l'épaule.

Périélov put lire :

« De nos poitrines, ouvrons-nous le chemin de la liberté ! »

Les chants montaient avec tant d'entrain et de puissance que l'obscurité semblait se dissiper.

Et Périélov commençait à comprendre confusément :

« Ce n'est plus une procession, ce ne sont plus les catacombes des premiers chrétiens que remplissait une populace pareille à celle-ci... C'est autre chose, tout à fait autre chose... »

— Oh ! Mais il y a du verre par terre ! Regardez ça, mes petits pères, comme on a démolé les vitrines...

— Il paraît qu'on a estourbi du monde, par ici...

— Avec une mitrailleuse, les maudits...

— Est-ce qu'il y a des morts ?

— Tu parles !...

— Où sont-ils ?

— Ben, on les a enlevés...

— Oui, la bourgeoisie, presque crevée déjà, veut mordre encore, la sale bête... Ça lui fait plaisir d'égratigner avant d'être finie...

En effet, quelque part, au loin, vers la tête du cortège

ouvrier, la mitrailleuse recommençait à crépiter. Mais aussitôt des fusils claquèrent en réponse. Et personne ne savait quels étaient ceux qui tiraient, sur qui l'on tirait. On écoutait et on marchait d'un pas ferme, vers la fusillade : tous sentaient que ce mince tapage ne pouvait arrêter le mouvement.

Périélov sourit, comme s'il voyait un jeu d'enfants :

« Et tout ce monde veut arriver au Palais de Tauride ! S'ils pouvaient s'étouffer tous ! »

D'après les inscriptions, il constata que, dans cette rue, trois quartiers seulement étaient représentés : ceux de Peterhof, de Moscou et de Kolomna.

« Que peut-il bien se passer là-bas, devant le palais ? Les autres quartiers doivent marcher aussi... Ah ! oui, seigneur, si cela pouvait faire un bel écrasement ! »

Les travailleurs de Poutilov l'impressionnèrent par leur allure résolue, il sentit la menace. Quand il les rencontra, ils cessaient de chanter, le mouvement s'arrêtait, quelque chose s'était produit qui les empêchait d'avancer.

— Alors, c'est-il qu'il n'y a plus de place, là-bas, devant le palais ?

— Tout est possible. Il n'y a qu'à attendre ici...

— De toute manière, on n'arrivera pas en retard. L'affaire ne s'engagera pas avant le matin...

— Il commence à faire clair...

Ivan Voronine marchait des premiers, parmi ceux de Poutilov ; les rides de son front avaient disparu ; il tourna ses yeux bleus vers la masse, se haussa sur les pointes et cria :

— Camarades, serrons les rangs, pressons-nous ! Dès le matin, nous devons prendre le pouvoir en mains !...

— Et elles sont calleuses, nos pattes ! Regarde ça ! Oh-oh-oh !

Des rires couraient dans les rangs.

— Mourons pour les soviets !

— Hourra !...

— En cas de besoin, on ne rentrera pas chez soi ! cria encore Voronine. On restera devant le palais tant que le pouvoir ne sera pas à nous.

— A nous, à ceux de Poutilov ! dit un jeune gars, en souriant, et il considéra ses voisins.

— Et on saura y faire, ceux de Poutilov... On saura arranger tout ça...

On riait.

— On y passera la nuit et d'autres s'il faut !

— On y couchera !

La marche avait repris.

Une ouvrière donna un coup de coude dans les côtes du jeune gars en souriant :

— Et toi qui n'as pas pris d'oreiller !

— On en trouvera un, t'en fais pas... L'oreiller du tsar, chez Kérénsky... Paraît qu'il couche maintenant dans le lit du tsar...

« Où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous ? » se demanda Périélov. Le cœur plein d'amertume, il resta longtemps planté à la même place. D'innombrables colonnes avaient déjà défilé devant lui, mais l'inépuisable gueule de la nuit, l'insondable rue, vomissait sans cesse des rangées et des rangées d'hommes, langue rugueuse d'une hydre noire.

« Qu'arrivera-t-il ? C'est une force diabolique, que rien ne peut plus conjurer ni briser... C'est un cauchemar, un cauchemar !... Nous sommes perdus ! »

Périélov étouffait, pris à la gorge par ses pensées, suffoqué par la chaleur. Il s'accouda à une muraille et se tâta la tête : tout cela, était-ce vrai ? Ou n'était-ce pas un mauvais rêve ? Ah ! si ce n'était qu'un rêve !

Devant le Palais de Tauride, où, depuis le soir, des séances se succédaient presque sans interruption, s'amassait une foule de plus en plus serrée, couverte de casquettes d'un galbe martial, couleur kaki. Les soldats avaient formé les faisceaux et se mêlaient aux ouvriers. De bruyants meetings avaient lieu sur toute l'étendue de la place.

Là aussi, du haut des automobiles, on jetait sur la multitude des appels et des proclamations du gouvernement provisoire et du comité central socialiste-révolutionnaire, invitant la population au calme ; mais les soldats s'opposaient à la circulation des voitures, enlevaient les paquets de tracts et les brûlaient à l'instant même. Les langues rouges des flammes, comme des lambeaux de soie rouge, léchaient l'obscurité et une tremblotante lueur rose teintait les murs et les colonnes du palais. A grands cris, à l'unisson, les manifestants réclamaient la présence à leurs meetings des leaders des partis, et ceux-ci, troublés, blêmes, sortaient du palais et prononçaient

des discours ; tous s'exprimaient passionnément, mais tous terminaient par des appels au calme, même les représentants des bolchéviks qui, finalement, avaient pris la direction du mouvement.

Les manifestants furent exaspérés, surtout les ouvriers de Poutilov. Des hommes se précipitaient, faisant la navette entre le palais et la place.

— Camarades ! cria Voronine, je propose d'élire une délégation de notre usine et de l'envoyer au soviet, pour exiger de lui qu'il prenne immédiatement le pouvoir en mains !...

— Hourra ! Une délégation ! Elisons une délégation !

Quelques minutes après, Voronine partait à la tête d'un groupe de travailleurs. Quand il aperçut les députés en séance, des faces que la mort, rôdant par le palais, avait marquées d'une verdâtre pâleur d'agonie, Voronine leur cria d'une voix forte :

— Camarades ! Les ouvriers de Poutilov nous ont chargés de vous déclarer que nous ne partons pas d'ici tant que le comité exécutif central n'aura pas pris le pouvoir !...

Un homme aux cheveux gris, sombre et soucieux, le géorgien Tchkhéidzé, répondit posément :

— Allez dire, camarades, aux travailleurs de Poutilov que le comité exécutif du Soviet, avec les représentants de l'union paysanne et d'autres organisations, délibère en ce moment sur les questions imposées par les événements d'aujourd'hui, et que demain il prendra sa décision : mais il est impossible de décider tout de suite, sous la menace des baïonnettes...

— Non, c'est immédiatement qu'il faut vous résoudre !...

— Nous ne partons pas d'ici tant que vous n'aurez pas pris le pouvoir !

— Nous passerons la nuit autour du palais ! Nous allons dire aux camarades qui nous ont envoyés...

L'obscurité semblait être aspirée par une pompe invisible, qui épuisait en même temps la suffocante chaleur de l'air. Le ciel gris s'éclaircissait, l'atmosphère devenait plus fraîche et plus pure. Les murs jaunes et les colonnes du palais se fronçaient d'un pli noir sous leurs lourdes corniches, baissant les grands yeux de leurs fenêtres sur la multitude tumultueuse.

Lorsque Potemkine eut construit ce palais pour les réceptions de Catherine II, le square était un jardin entouré d'un parterre de fleurs et d'une enceinte de buissons ; par la route circulaire, semée de sable fin, on ne voyait passer que de brillants carosses : les simples mortels n'auraient osé mettre le pied sur ce territoire... Dans l'édifice, sur les parquets miroitants, le bruissement des soies était léger comme la brise...

Et maintenant ? A l'intérieur, le vacarme, le tohu-bohu d'une populace sauvage, et ici, sous les yeux, d'autres hordes...

Les clameurs, les hurlements avaient repris dans le square, et alors un homme au nez busqué, aux cheveux blonds, sortit des profondeurs du palais. Sur son visage las on discernait la claire conscience de la responsabilité qu'il allait prendre en parlant, et son apparente assurance ne convenait guère à la situation. On l'écouta attentivement.

— Camarades, je viens vous saluer, au nom du comité exécutif panrusse du soviet des députés ouvriers et soldats. Je sais ce qui vous a amenés ici : vous craignez pour la liberté. Vous craignez que notre liberté, née dans le sang et les tourments, ne soit menacée par la contre-révolution. Camarades, croyez-moi, dès demain, nous tiendrons séance et vos désirs seront pris en considération ; mais je dois vous dire une vérité que vous devez entendre jusqu'au bout. Nous sommes les représentants de toute la démocratie révolutionnaire. Si donc, notre décision n'est pas conforme à vos exigences, cela voudra dire seulement que vos exigences ne viennent que de vous... Je vous invite à vous soumettre aux volontés de la démocratie tout entière. Mais si, demain, votre idée doit triompher, si elle est confirmée par notre décision, nous ne pourrions que vous en féliciter... dans un certain sens... car j'estime qu'en ce cas votre opinion masquera d'un sombre voile celle de toute la Russie.

— A bas !

— Nous exigeons que ce soit aujourd'hui même !

— Décidez tout de suite !

— On ne s'en ira pas !...

— Nous voulons que...

Mais les voix étaient exténuées. Certains se couchèrent dans le square, se disposant à dormir. Le jour venait ; le bruit décrut, les rangs des manifestants fondaient peu à peu.

* *

Ce matin-là, les habitants de Piter furent debout à la première heure.

— Eh bien ! Quoi ? Comment ? On vit toujours ? Sains et saufs ? Quel pouvoir avons-nous maintenant ? Où se trouve le gouvernement provisoire ? Combien a-t-on tué d'hommes, cette nuit ? Il y a eu du pillage ? A-t-on saccagé ?

On apprit bientôt que tout s'était relativement bien passé. Tout le monde était en vie, tout le monde à sa place. Seule l'imprimerie du *Novoïe Vremia* avait subi des dommages, ainsi que plusieurs magasins du centre. En somme, la manifestation avait été pacifique, si l'on négligeait de compter deux ou trois escarmouches avec des mitrailleurs inconnus, qui s'étaient embusqués dans les galeries Apraxine.

On disait bien que le gouvernement provisoire et même le soviét avaient eu la frousse : qu'ils n'avaient pas dormi de la nuit, s'efforçant d'apaiser la tempête, mais enfin ils s'étaient maintenus sur leurs positions. Et des choses auraient pu se produire que redoutaient les bolchéviks eux-mêmes, les meneurs de cette populace hurlante et folle. Mais non, les bolchéviks avaient, paraissait-il, engagé les manifestants à se disperser.

Mais pouvait-on faire confiance aux bolchéviks ? Qui donc, sinon eux, avait soulevé, attisé et poussé cette masse ? Ils étaient coupables de tout ! Ils empêchaient la vie de suivre un cours tranquille, ils arrêtaient tout travail ! Il fallait briser, il fallait anéantir cette hydre malfaisante ! On affirmait que le gouvernement provisoire avait demandé pour cela des troupes du front. Oui, il fallait en finir, et le plus tôt possible !

Mais les ouvriers, disait-on, ne s'étaient pas remis au travail et songeaient à manifester encore avec les soldats. Dans leurs meetings, assurait-on, ils proposaient de massacrer tous les habitants de Piter, de ne pas y laisser un bourgeois, n'épargnant leurs propres frères que pour éviter une lutte fratricide... Quand donc arriveraient les troupes du front ? En attendant, ces brutes obtuses pouvaient faire bien des malheurs...

Ouvriers et soldats parcouraient de nouveau les rues. En petit nombre il est vrai. Mais on annonçait l'arrivée des équipages de Cronstadt, au complet, armés de pied en cap :

chacun muni de son fusil et du coutelas d'abordage... Des fauves ! Les meneurs les attendaient pour exécuter leurs desseins...

En revanche, le pouvoir avait de son côté les cosaques et les *junkers* qui étaient prêts à marcher pour le défendre dès la première alerte...

Cependant, par petits groupes, des ouvriers revenaient vers le Palais de Tauride et ouvraient des meetings. Des représentants de divers partis sortaient à leur rencontre, les exhortaient au calme et les manifestants se séparaient. Ils étaient bientôt remplacés par d'autres et l'agitation ne cessait pas une minute sur la place.

Koliénov reparut dans les rues de Piter, monté sur une auto blindée, armée de mitrailleuses, remplie de soldats dont les baïonnettes se hérissaient. Les lames aiguisées jetaient de froids éclairs au-dessus d'eux.

Sanglier furieux, l'auto grognait et roulait menaçante vers le Palais de Tauride. Elle passa, sans tirer un coup de feu, devant des foules qui portaient le drapeau rouge. Du bord des trottoirs, on regardait avec étonnement la machine enragée. Où courait-elle ?

En face du palais, où des soldats s'étaient joints aux travailleurs, après avoir mis leurs fusils en faisceaux, l'auto blindée s'arrêta et, soudain, la mitrailleuse commença à tacoter :

— Tra-ta-tac... tra-ta-tac...

Des hommes tombèrent, rampèrent, avançant ou reculant, s'aplatissant contre terre comme de grands lombrics gris et noirs ; certains, nageant dans leur sang, se débattaient sur place, dans les dernières convulsions, et s'immobilisaient ; d'autres, qui se traînaient à peine sur leurs jambes, laissaient derrière eux un ruban rouge qui se déroulait sur la poussière, s'y coagulait et luisait sur les pavés...

Koliénov et ses soldats riaient aux éclats ; après quelques minutes, ils disparurent. On tira sur eux quelques coups de feu. Des malédictions retentirent, des menaces, des appels à la vengeance pour les morts ou les blessés qui couvraient la chaussée.

D'autres détachements peu nombreux d'ouvriers, qui se dirigeaient en chantant sous leurs drapeaux vers le palais, furent attaqués de la même manière : et des coups de fusil partaient déjà des toits, des encognures... Les chants cessaient,

les travailleurs se jetaient à droite et à gauche, dans les ruelles, dans les entrées, sous les portes cochères.

On apprit enfin que les matelots de Cronstadt avaient débarqué sur les quais de la Neva.

La nouvelle courut la ville, apportant du réconfort aux insurgés et semant l'épouvante chez leurs adversaires : les marins se comptaient par milliers et ils étaient tous bien armés.

Dès lors, on pouvait s'attendre à tout... Mais à quoi ? Ceux de Cronstadt n'en savaient rien eux-mêmes. Ils savaient seulement qu'ils étaient là pour soutenir les bolchéviks, les ouvriers et les soldats, pour démontrer leur solidarité avec eux, non pas en paroles, mais par des actes.

Leur orchestre se mit à jouer et, en bon ordre, le fusil sur l'épaule, les marins se dirigèrent vers le palais de Kché-inskaïa, vers le comité central des bolchéviks.

Les passants contemplaient avec surprise ce défilé. Par bandes comme des blattes, des gamins galopèrent, pieds nus, s'élançant enthousiasmés, vers les hardis matelots, les suivaient avec des yeux amoureux, s'essayaient à marcher au pas avec eux ou bien les précédaient à la course comme des poulains.

Les grandes personnes emboîtaient le pas, elles aussi, et quand les marins s'avancèrent vers le pont de Kamenny-Ostrov, ils étaient accompagnés par des milliers d'hommes.

Un jeune officier de marine, de belle prestance, et, près de lui, un jeune homme brunet, très vif, se prirent par la main, se relièrent ainsi à leurs camarades des premiers rangs et entonnèrent l'*Internationale*. La foule reprit le chant, et la puissante, la menaçante joie de l'hymne se répandit dans la capitale.

Devant le palais de Kché-inskaïa, la masse des matelots se serra sous le balcon ; les principaux militants bolchéviks sortirent pour les saluer.

Après avoir entendu leurs discours de bienvenue, les marins réclamèrent Lénine...

Quelques minutes après, une tête forte, à courte barbe, penchait sa calvitie étincelante, — un corps trapu, en veston, s'avancait à la pointe du balcon. Et sous le regard tendu des petits yeux perçants, profondément enfoncés dans leurs orbites, tout se tut d'abord ; mais presque aussitôt un fracas brisa ce silence, comme si des volées de blancs pigeons montaient sur la foule, en faisant claquer leurs ailes. Les

applaudissements, longtemps, longtemps empêchèrent Lénine de parler.

Ce jour-là, il était malade ; il se contenta d'affirmer que le mot d'ordre « tout le pouvoir aux soviets » devait vaincre et vaincrait, en dépit des fluctuations de l'histoire, malgré la longueur des zigzags de la route suivie. En conclusion, il demandait aux matelots de rester fermes à leurs postes et de veiller.

Le vacarme des applaudissements plana de nouveau sur la foule.

Plusieurs orchestres jouèrent les hymnes de la révolution ; munis d'énormes pancartes, celles du comité central bolchévik, les marins, déroulant leurs rangs serrés, se dirigèrent vers le Palais de Tauride, à travers le Champ de Mars, par la Sadovaïa et les perspectives Nevsky et Liteïny.

Du haut des balcons, du haut des voitures, les bourgeois, les femmes du monde regardaient, à la lorgnette, avec des jumelles, ce torrent noir de marins armés ; ils ne comprenaient pas, mais la haine montait en eux. On s'étonnait aussi d'apercevoir, dans cette légion d'enfer, un officier de marine. Comment cela pouvait-il se faire ? Et l'on s'apaurait. Un officier de marine ! Un de ceux qui, parmi les militaires, appartiennent à un corps réputé pour sa bonne éducation et son instruction ! Et il n'avait pas l'air d'un espion allemand, pas du tout : c'était un Russe à n'en pas douter, un vrai Russe ! La folie s'était donc emparée du pays ?

Aux fenêtres ouvertes des entresols, des regards méprisants suivaient cette bande solidement liée par une seule et même volonté et infiniment longue.

La tête de la colonne s'était engagée dans la Liteïny, l'arrière-garde se trouvait encore dans la Sadovaïa quand, soudain, des détonations retentirent au carrefour des deux perspectives.

Les matelots, armant leurs fusils s'éparpillèrent : la bande se disloqua. Mais la fusillade cessa. Les équipages de Cronstadt avaient subi quelques pertes. Dès lors, courbés, le fusil entre les poings, prêts à tirer, ils allongèrent leur ligne entre les hautes maisons de pierre comme un câble tendu sur un cabestan.

Ceux qui marchaient en tête et ceux qui venaient les derniers n'avaient pas entendu les coups de feu ; ils ignoraient que leur torrent vivant avait failli se briser.

Et jusqu'au bout de leur chemin, les matelots ne devaient plus reprendre le rang pour avancer.

Près de la rue Basseinaïa, un camion surgit : il était chargé de soldats qui souriaient en visant les marins.

— Tra-ta-tac... tra-ta-tac...

La mitrailleuse tacotait sur le camion. Les fusils claquaient.

Les marins répliquèrent à ce feu ; ils se jetaient à droite et à gauche, soit pour échapper aux balles, soit pour surprendre l'insaisissable ennemi. Blottis dans les encognures des portes ou couchés sur le pavé, ils tiraient ; certains étaient tombés pour toujours, dans des mares de sang, ou rampaient péniblement, laissant une trace rouge dans la poussière. Seul l'officier de marine, avec le jeune homme brunet aux gestes vifs, et quelques matelots, restaient à leur poste.

— Camarades, formez les rangs ! criait l'officier. Mais sa voix se perdait dans le vacarme, les matelots s'égaillaient.

— Camarades, criait-il encore, calmez-vous ! Tenez bon ! Nous devons nous présenter au Soviet en bon ordre !...

La fusillade s'arrêta.

— Jouez une marche ! commanda l'officier.

Les tambours battirent, les clairons sonnèrent et les marins se ressaisirent. Ils continuèrent d'avancer, mais non plus en colonne. Aucun d'eux ne reprenait son rang.

En vain l'officier criait-il : « Rangez-vous ! ». Furieux, les hommes, prêts à tirer, exploraient du regard les environs, cherchant l'ennemi.

Dans la rue Chpalernaïa, ils rencontrèrent des ouvriers et des soldats qui portaient des drapeaux rouges :

Marche en avant, peuple ouvrier !
Qu'un libre chant...

Alors les matelots reprirent courage.

Le ciel était terne ; un voile de tristes nuées grises cachait complètement le soleil à cette capitale en effervescence.

Oui, la lutte des classes s'affirmait, en ce morne jour, avec une violence qu'on n'avait jamais connue.

Et les fils du télégraphe bourdonnaient l'alarme, appelant de Piter les régiments du front qui devaient mater la révolte :

« On vous attend, on vous attend ! Venez vite !... »

Les marins furent reçus sans enthousiasme au Soviet. Alors ils se dispersèrent, gagnant leurs quartiers : les uns s'établirent au palais de Kchésinskaïa, d'autres à la forteresse Pierre-et-Paul, d'autres au Corps de la Marine et aux casernes Dériabinskié.

Koliénov triomphait. Le général Polovtsev lui apprit que, « pour rétablir l'ordre », quelques compagnies du deuxième régiment de mitrailleurs allaient arriver du front ; elles amenaient leurs engins, elles avaient des munitions en quantité ; elles seraient soutenues par des détachements de la division d'officiers-tirailleurs qui avait été formée. Environ quinze échelons de cavalerie étaient en route ; une partie de la quatorzième division avait été également aplelée. Ainsi se constituait une armée spéciale dont le chef déjà désigné serait un membre du comité exécutif central, lequel avait déclaré que « le devoir était de sauver la Russie révolutionnaire des entreprises de groupes irresponsables ». Déjà les troupes de « l'ordre » entraient dans la ville.

Dans la matinée, on se mit à la recherche des bolchéviks ; plusieurs furent lynchés par des bourgeois furieux.

Le pouvoir procédait à des perquisitions, arrêtait les membres du parti, les traitant d'espions allemands, de vendus par l'intermédiaire de Lénine qui était arrivé d'Allemagne en wagon plombé.

Les prisonniers étaient expédiés à l'état-major. Un camion conduisit Voronine ainsi qu'un matelot.

En les apercevant, Koliénov devint vert de rage et, tirant son revolver, s'élança vers eux.

— On ne les a pas assez dressés ! Voilà ce qu'il leur faut, comme ça, comme ça et comme ça !

Et il frappait le matelot de la crosse de son arme, il le frappait au visage et sur le crâne.

Ensanglanté, le matelot se taisait et grinçait des dents.

— Vous n'avez pas le droit de frapper ! s'écria Voronine indigné. Ce n'est pas vous qui nous jugerez !...

Koliénov semblait n'avoir pas entendu les paroles de Voronine, mais il se tourna vers lui et le frappa à son tour, disant encore :

— Comme ça ! Voilà, voilà pour ces fils de chiens.

Les *junkers* finirent par jeter Voronine et le matelot sur le pavé ; puis ils sautèrent en automobile, et Koliénov avec eux.

— A la Chpalernaïa ! Pas loin de notre Direction, il y a l'imprimerie « Troud », où se fabrique la *Pravda*. Nous allons leur apprendre à ces salauds !...

L'auto grogna et s'élança.

— Mais, Monsieur le capitaine, pensez-vous que nous trouverons, là-bas, des bolchéviks ? demanda un *junker*. Et, sans attendre de réponse, il ajouta : Oh ! maintenant, ils se sont tous cachés ! Mais nous saurons les dénicher, nous devons mettre la main sur les espions de l'Allemagne !...

— C'est bien possible qu'à présent nous n'en trouvions plus un seul.

Pourtant, Koliénov venait à peine de passer le seuil de l'imprimerie qu'il rencontra un ouvrier, chargé d'un ballot de *Pravdas*.

— Qui êtes-vous ? demanda Koliénov d'une voix menaçante, en sortant son revolver.

— Un typo, comme vous voyez.

— Où portez-vous ça ?

— Cela ne vous regarde pas...

— Ah ! c'est comme ça, coquin !... Rentre ça, et vivement !

— De quel droit me traitez-vous ainsi ? Ecartez-vous... Qu'est-ce que vous faites là à barrer la porte ?

Serrés derrière Koliénov, les *junkers* se mirent à beugler.

— Recule, remporte ça... Allons, allons !... recule ! reprit Koliénov, et il appliqua le canon de son revolver sur le front de l'ouvrier.

— Vous ne me ferez pas peur ! Ecartez-vous vous-même !

— Tais-toi, vaurien, canaille ! chuinta Koliénov, dont les yeux s'injectaient de sang.

— Essayez-donc de...

Le typo n'acheva pas sa phrase, Koliénov avait tiré, et sa victime, chavirant vers la porte, s'effondra sur le plancher, les bras fortement serrés sur le ballot de journaux. Un filet de sang lui sortait du front, coulait sur ses sourcils et par le coin de l'œil, s'étalait sur sa joue.

Koliénov et les *junkers* ne songèrent pas à repousser le cadavre de leur chemin, ils ne voulaient pas, sans doute, se salir les mains à toucher cette chose qui était de la populace. Ils enjambèrent le mort et s'élançèrent dans l'imprimerie.

..

La vie d'autrefois recommençait à Piter, active et bourdonnante, surtout sur la Perspective Nevsky dont les magasins de frivolités et de précieuses parures s'étaient rouverts, ainsi que les cafés et les restaurants de luxe.

Cette large avenue était le lieu de rassemblement où affluaient de toute la ville les représentants des professions libérales, les badauds, les prostituées, les commerçants, les fonctionnaires, les officiers, les dames distinguées du demi-monde ou les dames « simplement agréables sous tous les rapports »¹, les barons, les comtes et les princes.

Cela formait un courant incessant, un flot dense : les uns se promenant à pas lents ; les autres filant à toute vitesse, dans de splendides équipages enlevés par des chevaux de race.

Tout ce monde avait vu la mort en face et sentait maintenant combien la vie était belle.

Hommes d'affaires et hommes qui n'avaient rien à faire, élégamment et richement vêtus, menaient leurs dames chez les bijoutiers, chez les fourreurs, leur offraient des bijoux montés sur platine et de merveilleuses peaux de bêtes ; ils les conduisaient au restaurant, les faisaient boire et manger, bâfrer... On s'en donnait à cœur-joie !...

Savait-on combien de temps l'on avait encore à vivre ?... Allons, belle âme russe, prends-en tant que tu pourras et ne ménage pas tes millions !

Devant les vitrines du *Novoïé Vrémia*, on s'entassait tellement que la circulation devenait presque impossible !

Ce qu'on pouvait lire à cet endroit, c'était ce qu'on avait tant espéré, tant attendu : les dépêches annonçaient l'arrivée de troupes destinées à réprimer l'émeute !...

« ...Tous ceux qui ont participé à l'organisation et à la direction de ce soulèvement armé contre le pouvoir de l'Etat, tous ceux qui ont fait appel aux émeutiers, doivent, par décision du gouvernement provisoire, être arrêtés et traduits devant les tribunaux comme coupables de trahison à la patrie et de félonie à l'égard de la révolution. Les officiers, les soldats et autres personnes se rattachant d'une manière ou

1. Allusion à une définition célèbre des femmes du monde qui se trouve chez Nicolas Gogol. (N. d. T.)

d'une autre à l'armée, qui auraient incité la population à violer les lois et les ordonnances du pouvoir militaire, seront châtiés, pour haute trahison... »

Les yeux brillent. Amusons-nous maintenant !... Vivre, vivre, vivre !... Comme il fait bon vivre !...

Mais il faut tout lire, tout est de la plus grande importance, tout est intéressant :

« ...Le gouvernement a chargé le ministre Skobélev et le directeur intérimaire à la guerre et à la marine Lébédév, conjointement avec les représentants du comité exécutif central panrusse du soviet des députés ouvriers et soldats et avec le comité exécutif panrusse du soviet des députés paysans, Gotz et Avksentiev, de coordonner l'action de toutes les autorités militaires et civiles pour rétablir et maintenir l'ordre révolutionnaire dans les limites de la circonscription militaire de Pétrograd.

« Ordre est donné d'arrêter N. Lénine, G. Zinoviev et L. B. Kaménev.

« Toutes les formations militaires qui ont participé aux événements des 3, 4 et 5 juillet seront dissoutes... »

Maintenant, ceux qui tenaient des meetings, c'étaient les habitants des belles maisons de la perspective. A chaque carrefour, des orateurs furieux réclamaient l'anéantissement des organisations bolchéviques.

Le soir, la Nevsky brillait plus que de coutume, étincelait de tous ses feux ; les restaurants et les cafés étaient bondés de clients qui s'emplissaient la panse, se gavaient bruyamment. Koliénov et Périélov gagnèrent leur restaurant habituel.

Tout y coûtait très cher, mais quel confort et quelle gaieté !

A peine étaient-ils entrés qu'ils se sentirent comme enveloppés de la joie indicible qui régnait dans ce public de vainqueurs. La lumière électrique filtrait à flots à travers les globes de verre mat. Les murs blancs étincelaient. Dans les glaces immenses, les salles se multipliaient à l'infini. A toutes les tables, dont les nappes éblouissantes s'encombraient de champagne et de fruits, des hommes et des femmes, grisés, vidaient des coupes et se gorgeaient de nourriture ; le brouhaha des conversations avinées était couvert par les sons d'un orchestre symphonique.

En attendant le vin et les hors-d'œuvre, Périélov tira un journal de sa poche et dit :

— Lisez ce passage, c'est tout à fait remarquable ! Sans le moindre doute, leur Lénine est un espion boche ! Il est seulement regrettable que notre service de contre-espionnage n'ait pas publié cela plus tôt.

Après avoir lu, Koliénov exprima son enthousiasme :

— De solides gaillards, cet Alexinsky et ce Pankratov ! Il y a longtemps qu'on aurait dû agir ainsi... Maintenant, il ne s'agit plus que d'expulser les bolchéviks du palais de Kchénskaja. Allons, à la santé du pays ! dit-il en levant son verre.

Et ils burent, comme il se doit, jusqu'à la dernière goutte.

Et bientôt, la musique de l'orchestre fit à Périélov l'effet de vagues légères et douces qui le berçaient ; tous ceux qui banquettaient autour de lui étaient comme des frères ; il partageait si bien l'allégresse commune... Jouez, violons, jouez donc !

Là-bas, un monsieur met un baiser sur l'épaule de sa voisine... Plus loin, on rit aux éclats... Un officier s'est levé et, par-dessus la table, il prend une femme entre ses bras et lui suce les lèvres... Sur l'estrade, au fond de la salle, une femme presque nue, en maillot rose, a fait son apparition, et les applaudissements éclatent.

Ah ! qu'il fait bon vivre ! Jouez, violons, jouez donc !

Soudain a retenti un bris de glace, une des vitres de la rue a éclaté et un gros boulon tombe sur la table voisine de celle de Koliénov. On crie, on se lève, on s'écarte. Une clameur vient du dehors, à travers la glace crevée. L'orchestre cesse brusquement de jouer. Koliénov se précipite vers la fenêtre et aperçoit une foule hurlante. Un monsieur de taille solide maintient par les bras un ouvrier ; mais celui-ci se débat, s'arrache et crie :

— Mort aux bourgeois ! Vous aurez beau faire, vous ne nous étoufferez pas !...

Comme un fantôme, l'image de cet ouvrier passa dans les vapeurs d'ivresse du restaurant, rappelant à chaque table les dangers de cette trouble époque ; l'insouciance et la gaieté du festin étaient, pour ce soir-là, bien parties.